

Zeitschrift: Pionier: Organ der schweizerischen permanenten Schulausstellung in Bern
Herausgeber: Schweizerische Permanente Schulausstellung (Bern)
Band: 15 (1894)
Heft: 11

Artikel: L'éducation en Amérique dans la famille et dans l'école [Teil 2]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-259007>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ein paar Wochen etwa durch einen fahrenden Schulmeister, der einzelne Kinder gegen Bezahlung in Naturalien oder Geld unterrichtete, also zuerst noch keine Schule für ärmere Kinder; dann mochte ein etwas festerer Unterricht folgen durch einen Lehrer, der etwa einen oder zwei Winter an einem Orte aushielt; endlich durch die von Geistlichen angeregte und nach anfänglicher Weigerung doch bald gewährte Erlaubnis zur Unterstützung aus dem Kirchengut die Möglichkeit einer festern Gestaltung oder eigentlich erst die Gründung einer allgemeinen Volksschule für *alle* Kinder einer Gemeinde, ob arm oder reich, immer jedoch so, dass diese Kinder der Reichern, welche hie und da etwa bei einem beliebten Schulmeister den Unterricht über jene 12 Wochen hinaus besuchten oder auch nach jenen drei Wintern noch längere Zeit, nach obiger Andeutung, notwendig einen bedeutenden Vorsprung gewinnen mussten vor den ärmern Kindern, für welche der Unterricht wohl sich hauptsächlich auf das Lesen und das Auswendiglernen beschränken mochte, wie wir es noch in weit späterer Zeit finden. Auch haben wir wohl noch zu beachten, dass diese *Ordnung* nur die *Knaben* als schulpflichtig erwähnt, so dass es scheint, wenigstens einstweilen noch sei für *Mädchen* auf dem Lande der häusliche Unterricht noch für genügend angesehen worden, wenn wir nicht annehmen wollen, sie haben mit den Knaben gemeinsam die Schulen besucht (was jedenfalls etwas später der Fall gewesen sein muss), bloss dass die Schulpflichtigkeit bei ihnen nicht so genau genommen werden mochte. Besondere Schulen hingegen für die *Mädchen* unter besondern *Lehrerinnen* finden sich in dieser Zeit und noch viel später nur in Städten; auf dem Lande ist hiervon keine Spur. (Forts. folgt.)

L'éducation en Amérique dans la famille et dans l'école.

(Suite.)

Entre les mains de ceux-ci étaient des bâtonnets, des cubes, etc., mais à peine si quelques-uns s'en servaient intelligemment. Au lieu de les compter, de chercher à former de leurs lignes quelque très simple figure géométrique, exercices variés auxquels sont si habiles les jeunes élèves de nos écoles maternelles, les enfants ne les utilisaient qu'à faire du bruit en les renversant, ou les tournaient niaisement entre leurs doigts sans paraître savoir qu'en faire.

De lecture, d'écriture, de numération il est peu ou point question. De temps en temps, quelques lettres sont bien tracées au tableau et nommées aux enfants, qui les répètent en chœur, mais

cela est un cas extrêmement rare. J'ai dit que c'était l'école des sens, et c'est à d'autres exercices que se livrent les enfants.

Voici ceux auxquels j'assistai et dont l'utilité me paraît quelque peu contestable.

La directrice s'étant mise au piano, les enfants et les sous-maîtresses, aux premiers accords frappés, abandonnèrent les tables pour se précipiter tumultueusement sur les lignes noires tracées en la partie centrale de la pièce; puis, aux sons d'une primitive bourrée, tout le monde se mit à évoluer bizarrement, poussant des cris, battant des bras dans l'air avec de grands gestes. Les maîtresses volaient si rapidement, leurs mouvements étaient si brusques, qu'on les eût dites mues par des ressorts. Cette espèce de danse furieuse, que j'avais tout lieu de prendre pour une danse de guerre indienne, représentait, paraît-il, *le Départ des hirondelles*.

L'exercice terminé, autre pantomime.

Tout le monde, maîtresses et enfants, s'assit par terre, croisant les jambes tant bien que mal et plutôt mal que bien, sans nul souci de l'esthétique, voire même de la correction des poses. Ralentissement de la musique, dodelinement des têtes, puis les yeux se ferment . . . silence. Cette charade en action, c'est le repos, l'appesantissement progressif, le sommeil complet . . ., si complet qu'une maîtresse ne s'aperçoit même pas qu'un bébé, son voisin, profite de cet assoupissement simulé pour enlever une à une toutes les épingles qui retiennent le chignon de l'institutrice. Quand celle-ci se relève, toujours au signal donné par le piano, ses cheveux se déroulent sur elle. Tranquillement elle les rajuste devant tout le monde, sans la moindre gêne apparente, et sans adresser le plus léger reproche à l'enfant coupable de cette inconvenance. A ce manque de bonne tenue chez les enfants, au laisser-aller de leurs manières, il faut ajouter encore, chose bien pire, leur état déplorable en ce qui concerne la propreté. Des figures barbouillées, mâchurées, des mains noires à écœurer! Un lavabo existe, me dirent les maîtresses, mais où elles envoyaient seulement „les plus négligés“! Dans quel état alors devaient-ils être, à en juger par les autres!

Je visitai ce cabinet de toilette, mais pour en fuir aussitôt. Ce n'était qu'un exigu réduit sombre, nullement aéré et pourvu d'une seule cuvette, à demi pleine d'une eau noire et épaisse qui avait servi pour plusieurs enfants. Abandonné au milieu de la pièce, un vase intime exhalait de suffocantes odeurs, et le long des murs traînaient, à même le parquet malpropre, les vêtements des enfants.

Écoles primaires. — Guère mieux organisées au point de vue matériel que les institutions enfantines, les écoles primaires sont tout autres en ce qui concerne l'enseignement et la bonne tenue des élèves.

Tous les enfants, garçons et filles, reçus dès l'âge de sept ans, fréquentent ces écoles sans distinction de rang social.

Les études commencent le matin à neuf heures et durent jusqu'à onze. De onze heures à deux heures, intervalle pour le lunch, la récréation, et reprise des classes, de deux heures à trois et demie. Outre le dimanche, un jour de congé est donné hebdomadairement, non point placé, logique repos, au milieu de la semaine, mais remis au samedi, ce qui apporte dans les études la trop longue interruption de deux entières journées.

Chaque école contient naturellement plusieurs classes, et chacune de celles-ci une trentaine, pas plus, d'élèves garçons et filles. Les professeurs, dans toutes les écoles primaires et supérieures, peuvent être indifféremment de l'un ou de l'autre sexe, mais l'élément féminin domine, pour deux raisons. A moins de se diriger vers une carrière libérale telle que le droit ou la médecine, l'homme américain ne donne guère de temps à l'étude. Les affaires, l'industrie, vont mieux à son activité, et il s'y consacre aussitôt que possible. Les jeunes filles, au contraire, prolongent en général leur séjour dans les écoles et se vouent volontiers au professorat.

De dimensions restreintes, mal installées, mal aérées, mal éclairées, les salles de classes s'ouvrent toutes sur un couloir qui sert à la fois de gymnase et de préau. Partout, à tous les étages des écoles et dans toutes les écoles, cette disposition se reproduit, incommode et désagréable, car, tandis que le professeur d'une des classes fait son cours, il lui faut entendre à sa porte le tapage plus ou moins violent que produisent les élèves d'une autre classe exécutant les mouvements gymnastiques.

L'accès de ces classes est libre. Les parents des enfants y pénètrent journellement, et leur présence ne jette parmi les élèves aucun trouble, ne suscite aucun émoi, aucune dissipation. Les enfants ne semblent même pas s'apercevoir que quelqu'un est là, si ce n'est pour accomplir envers lui les devoirs de politesse en le saluant à son entrée et à sa sortie. Quant aux étrangers qui désirent visiter en détail la maison, ils n'ont qu'à se présenter et à demander au directeur ou à la directrice une autorisation, toujours accordée de la meilleure grâce du monde.

Les enfants sont également libres de quitter la classe à leur gré. Même sur les bancs de l'école, l'indépendance individuelle est respectée. L'instruction n'est point une obligation qu'on leur impose, mais un avantage qu'on leur offre; à eux de s'en rendre compte et d'en profiter, si bon leur semble. A toute heure, pour entrer comme pour sortir, les portes leur sont ouvertes; mais mieux que par la force l'enfant est retenu par son désir de s'instruire, désir ardent, presque passionné, que ne ressentent guère, en général, nos enfants de France.

Avec à la fois un calme et un entrain qui font plaisir à voir, tous ces enfants s'appliquent au travail, suspendus aux lèvres du maître, tenant compte de toutes ses observations, avides de progresser.

Cette application exemplaire n'est cependant point entretenue, excitée, par l'espoir de triompher à la distribution des prix, l'orgueil de figurer en tête du palmarès et de remporter, aux acclamations sincères de ceux-ci, au mécontentement jaloux de ceux-là, des piles de volumes plus ou moins dorés sur tranche. Ni les prix, ni les distinctions honorifiques d'aucune sorte n'existent dans les écoles d'Amérique, pas plus que les mauvaises notes ni les punitions. Les leçons, les devoirs sont simplement déclarés bons ou mauvais, sans que l'élève ait d'autre récompense que la satisfaction de son maître et celle de sa propre conscience. Quand j'ai parlé aux grandes jeunes filles des écoles supérieures et même aux enfants des écoles primaires de nos méthodes d'encouragement, des couronnes solennelles décernées aux lauréats, des nominations publiques, etc., j'ai vu sur toutes les figures une expression d'étonnement et aussi un sourire de dédain, à l'idée que les élèves français pouvaient attacher quelque importance à de telles bagatelles. C'est là une jouissance de vanité, une gloriole qu'ils ne comprennent point.

Les enfants américains travaillent, eux, de tout leur cœur et de toute leur volonté, simplement par raison, démêlant vite quel est leur véritable intérêt, se rendant compte que les connaissances acquises leur seront une arme de plus pour se frayer dans la vie le large chemin qu'ils veulent s'ouvrir, et soutenus enfin par cet instinct de race, ce principe qui a fait la force de la nation, „*time is money*“. Puisque le temps est de l'argent, nulle part il ne faut le perdre; et puisque, pendant des années, il leur faut, dans leur intérêt, apprendre les notions de diverses sciences, ils apprennent avec l'énergie, l'acharnement qu'ils mettent à toutes leurs actions.

Aussi bien dans les écoles primaires que dans les écoles supérieures ou même qu'à l'Art Institute (l'École des Beaux-Arts de Chicago), aucune minute n'est dérobée à l'étude. Sans surveillance, livrés à eux-mêmes, tous les élèves besognent aussi attentivement que si une demi-douzaine de maîtres d'études passaient et repassaient derrière leur dos. Point de plaisanteries plus ou moins spirituelles, de farces subrepticement perpétrées, et incitant à la flânerie, à la dissipation, au désordre. Une discipline parfaite obtenue sans aucun moyen disciplinaire et uniquement due au bon vouloir des élèves, à leur désir de contenter le maître et de profiter de son enseignement dans toute la mesure du possible.

L'école n'est donc ni pour le professeur ni pour l'élève de lieu de tourments, la géhenne, qu'elle devient souvent en France. L'enfant la fréquente de lui-même et s'y plaît si bien que les absences, à moins de cas graves, sont extrêmement rares. J'ai vu des enfants pleurer à l'idée de manquer l'école et préférer la classe à une partie de plaisir.

L'enseignement, très intelligemment donné, comprend dans les écoles primaires l'étude de la langue anglaise, l'orthographe, le calcul, la géographie, l'histoire, etc., bref le programme ou à peu près de nos écoles. Mais cet enseignement est surtout oral, et les résultats obtenus sont excellents.

Dans le cours élémentaire on se consacre surtout à la lecture, à l'écriture, et ces leçons sont l'objet de la part du professeur de soins infinis. Nulle part je n'ai vu procéder avec autant d'attention minutieuse et de patience.

L'accentuation des mots, la ponctuation, sont, dès le début, rigoureusement observées. Vingt fois, s'il le faut, la syllabe sur laquelle l'enfant hésite est recommencée jusqu'à ce que l'articulation soit parfaite. Des mots d'abord, puis des phrases entières sont tracés au tableau noir par les élèves, qui composent eux-mêmes la proposition qu'ils veulent écrire, mais jamais l'institutrice ne laisse commettre une faute en remettant la correction à quelques instants plus tard, quand la phrase sera terminée; elle suit attentivement le tracé de la craie, et, quand la lettre que l'enfant commence n'est pas celle qu'il faudrait, elle ne permet pas qu'on l'achève et dicte celle qu'exige la bonne orthographe du mot.

Dans tous les cours, élémentaires et autres, l'histoire est également parfaitement enseignée, et tous les Américains, quoique n'ayant uniquement fréquenté pour la plupart que les écoles primaires, con-

naissent à fond leur histoire nationale. Il est vrai qu'elle est moins longue que la nôtre.

A l'histoire se rattache un enseignement spécial que je prise énormément, car il me paraît à tous les points de vue bon et profitable. C'est la narration orale, exercice excellent dans lequel la correction du langage, les qualités du style se doivent mêler à l'exactitude des faits.

Une fois par semaine, et cela dès les petites classes, chaque élève doit préparer une sorte de petit discours sur un sujet de son choix, mais traitant généralement d'un épisode historique, ou une anecdote prise dans la vie d'un grand homme. Durant tout le temps de ce *speech* l'élève n'est point interrompu par le maître, qui le laisse aller à sa guise, et, le récit achevé, relève seulement les fautes de langage et autres.

Dans l'une des classes élémentaires, j'entendis ainsi un petit garçon de sept ans narrer une historiette de l'enfance de Washington, et je ne pouvais me lasser d'admirer l'aisance avec laquelle il s'exprimait, sans emphase ni prétention, avec une grâce enfantine, une simplicité, un naturel qui donnait un charme infini à ce récit, assez insignifiant en somme dans le fond. Quand il vanta toutes les qualités de son héros, on eût dit qu'il parlait de quelqu'un de sa famille, tant il y mettait de sincère enthousiasme. Cette admiration profonde, cette fierté de leurs hommes illustres, est d'ailleurs commune à tous les petits Américains, et je n'ai jamais entendu un de nos enfants de France parler de nos héros avec le feu, l'orgueil qui animent un jeune Américain quand il vous entretient de Washington, de Franklin ou de toute autre de leurs gloires.

Cette habitude de la parole donnée aux enfants est à mon avis un des plus excellents et des plus enviabiles résultats de cette éducation américaine, dont le but est toujours d'armer *pratiquement* les êtres pour le *struggle for life*.

Entraînés par l'exemple, filles et garçons s'acquittent fort bien de cette tâche. Sans qu'il y ait besoin de leur arracher les mots, sans ânonner ni bégayer, ils arrivent fort vite à pouvoir exprimer hautement, clairement, facilement leur pensée, ce à quoi parviennent si difficilement chez nous, non pas seulement des enfants, mais des adultes, des hommes. La timidité, la gêne produites par le manque d'habitude et qui paralysent parfois les gens les plus intelligents quand ils sont obligés de parler en public, sont choses inconnues aux Américains, grâce à ce mode d'éducation, et, s'ils ne sont pas

en général des savants, des lettrés, des érudits, ils sont presque toujours des orateurs.

Entre chaque leçon les élèves quittent leurs bancs pour exécuter en chantant des marches et des jeux. A onze heures, les classes s'interrompent pour le lunch et la récréation. La plupart des enfants s'en vont déjeuner chez eux; les autres, pour prendre leur repas, s'installent tout bonnement aux tables d'étude, car il n'y a pas de réfectoire ni d'endroit qui en puisse tenir lieu, et il faut recommencer la classe dans une atmosphère alourdie des odeurs de nourriture.

Quant à la récréation, elle se passe dans le couloir qui dessert les classes, étroit boyau à peine éclairé, qui sert également, je l'ai dit, de salle (!) de gymnastique; les élèves, pour les mouvements d'ensemble, ayant à peine la place de s'y mouvoir. (A suivre.)

Litterarishes.

Agenda des écoles 1895, publié par Payot, libraire à Lausanne.

Prix fr. 1. 50.

Ce calendrier est orné de la photographie du Père Alex. Daguet et contient sur 200 pages les matières suivantes :

Annuaire pour 1895. — Adresses. — Agenda (notices pour chaque jour). — Livres prêtés. — Livres empruntés. — Ouvrages à consulter. — Ouvrages à acheter. — Tableau des leçons. — Livre de caisse. — Bilan. — Autorités suisses. — Principales dates de l'histoire suisse. — Inventions et découvertes importantes. — Suisse: superficie et population; religions et langues; laes, commerce; organisation scolaire; examen pédagogique des recrues; altitude des principales montagnes; altitude des principaux passages; altitude des chefs-lieux et de quelques localités; universités, académies, école polytechnique. — Les continents. — Religions. — Notice sur les principaux Etats. — Monnaies, poids et mesures. — Les planètes. — Heure moyenne astronomique dans les principales villes. — Composition chimique de quelques aliments. — Tableau des corps simples. — En attendant le médecin, conseils hygiéniques. — Postes et télégraphes.

Cette table des matières démontre la richesse du contenu et il suffit d'ajouter que le papier et la reliure ne laissent rien à désirer pour recommander aux instituteurs ce nouveau produit pratique de la librairie bien connue.

E. Lüthi.